

The Wire : fable cynique de l'Amérique urbaine

Peter Dreier et John Atlas

Aucune série télévisée parlant de la réalité urbaine n'a reçu autant d'éloges que *The Wire* et, bien qu'elle n'ait pas eu un grand succès commercial, elle a été applaudie par la critique pour son portrait courageux de la réalité urbaine¹. Des critiques venant d'un spectre politique large s'y sont intéressés : du *New York Times* au *Wall Street Journal*, du progressiste *American Prospect* au mensuel libertarien *Reason*. Jack Dumphy, chroniqueur pour le magazine de droite *National Review*, a avancé que *The Wire* est « encore aujourd'hui la meilleure série à la télévision ». Sur *Slate*, Jacob Weisberg l'a appelée « la meilleure série télé jamais diffusée aux États-Unis ». Dans sa chronique pour *Entertainment Weekly*, le romancier Stephen King a qualifié la série de « prouesse ahurissante ». *The Wire* a constitué le sujet de beaucoup de cours universitaires, qui l'utilisent comme une illustration de la réalité sociale des quartiers centraux déshérités des villes américaines².

- 1 Contrairement à ce que la chaîne a fait pour d'autres séries acclamées par la critique comme *Les Soprano*, HBO n'a pas rediffusé la série ou demandé à une autre chaîne de le faire.
- 2 Parmi les universités offrant des cours consacrés à l'analyse de *The Wire*, on peut citer Middlebury College, University of Wisconsin, Harvard University, American University, Boston University, Johns Hopkins University, St. Joseph's University, Loyola University, Georgetown University, Catholic University, University of Virginia, University of California-Berkeley, Gettysburg College et University of Houston. Les cours étaient enseignés dans des départements de sociologie, d'études religieuses, d'études urbaines, d'études des médias, de journalisme, de santé publique, d'études américaines, de droit, de philosophie, etc. Voir William Julius WILSON et Anmol CHADDHA,

Oui, *The Wire* est une série captivante qui nous montre une tranche de vie des ghettos urbains de l'Amérique. Mais ce n'est pas un portrait très fidèle de la pauvreté urbaine en général, ou de la pauvreté à Baltimore en particulier. Ceux qui voient dans *The Wire* un éclairage pour comprendre les réalités de classe et de race et la situation urbaine ne reçoivent qu'une image déformée et trompeuse. La série donne des pauvres urbains une image de victimes incapables de se mobiliser afin de s'organiser en leur nom propre. Tous les personnages de la ville, les pauvres mais aussi les éducateurs, la police, les élus et les journalistes, sont montrés comme pris dans un filet de corruption, d'incompétence et d'indifférence.

En un sens, *The Wire* est un essai sociologique grandeur nature. Le thème principal de la série est la vie dans les quartiers mal famés du centre de Baltimore, surtout dans les quartiers noirs, et, dans ces quartiers, le monde des gangs qui contrôlent le trafic de drogue de la ville. Mais à chaque saison, la série se concentre sur un aspect différent : la police, le port, la mairie, le système éducatif et la presse quotidienne. Elle jongle entre soixante-cinq personnages principaux. Cet ensemble choral (en grande majorité des acteurs afro-américains) comprend policiers, enseignants, journalistes, dealers, dockers, hommes et femmes politiques entre autres personnages. À chaque saison, au moins vingt-cinq de ces personnages jouent un rôle important. Les scénaristes ont intégré lieux et personnages à l'univers de la série pendant ces cinq années pour que les spectateurs comprennent mieux la manière dont les gens sont façonnés par un système qui les dépasse, celui de leurs interactions et de leur rapport aux institutions.

Ce n'est pas une autre série à formule avec ses flics, voleurs et avocats (comme *Law and Order*). Certains critiques l'ont comparée à une fresque romanesque avec ses retournements imprévisibles, sa construction de l'anticipation et la complexité de ses personnages. Comme dans la plupart des grandes histoires, les personnages

« Why we're teaching *The Wire* at Harvard », *Washington Post*, 12 septembre 2010 ; et Sarah LAGESON, Kyle GREEN et Sinan ERENSU, « *The Wire* goes to college », *Contexts*, août 2011.

principaux sont moralement ambigus mais si finement ciselés qu'on est de leur côté. Même les gangsters sont complexes, et non de simples stéréotypes pour séries policières. On finit par prendre parti pour Omar, Proposition Joe ou Bodie dans cette guerre des gangs, et à souhaiter la fin de Marlo. Contrairement à d'autres séries, *The Wire* permet aux spectateurs de voir personnages et situations selon différents points de vue, et pas uniquement à travers celui de la police ou de la justice.

Les auteurs ont été attentifs au moindre détail : lieux de travail, quartiers, langue et événements contiennent tous cette vraisemblance qui justifie les éloges. La série a su rendre les nuances, le goût, la langue et la culture propres à Baltimore. Les inspecteurs boivent de la « Natty Boh », National Bohemian, une bière autrefois brassée à Baltimore, et les dialogues sonnent vrai. Mais, en un sens, *The Wire* aurait pu parler de n'importe quelle ville historique des États-Unis confrontée aux réalités concrètes des années 1990 et 2000 – la montée du chômage chez les ouvriers syndiqués, la diminution du nombre de citoyens imposables, la ségrégation raciale et la concentration de la pauvreté, les gangs et la consommation de drogues, ainsi que la violence à l'école³.

Une critique radicale ?

Les deux créateurs de la série avaient un dessein bien particulier. Ils voulaient non seulement que *The Wire* examine les faits liés à la situation urbaine, mais aussi qu'elle provoque de l'indignation. Lors d'interviews pendant et après les cinq années de diffusion de la série, ils ont expliqué qu'ils voyaient *The Wire* comme la dénonciation d'un scandale. Simon se considère comme une « mouche du

3 Voir William Julius WILSON, *More Than Just Race. Being Black and Poor in the Inner City*, W.W. Norton, New York, 2009 ; William Julius WILSON, *When Work Disappears. The New World of the Urban Poor*, Alfred A. Knopf, New York, 1996 ; Douglas W. RAE, *City : Urbanism and Its End*, Yale University Press, New Haven, CT, 1993 ; Peter DREIER, John MOLLENKOPF et Todd SWANSTROM, *Place Matters. Metropolitcs for the 21st Century*, op. cit. ; David RANNEY, *Global Decisions, Local Collisions. Urban Life in the New World Order*, Temple University Press, Philadelphie, PA, 2003 ; Steve GREENHOUSE, *The Big Squeeze. Tough Times for the American Worker*, Alfred A. Knopf, New York, 2008.

coche » ; il a appelé la série un « tract politique déguisé en série policière » et une « critique de [...] ce qui s'était dégradé en Amérique⁴ ». Leur but n'était pas simplement de divertir, ils voulaient dénoncer l'injustice et choquer les gens, peut-être même assez pour qu'ils fassent vraiment quelque chose pour changer la situation dénoncée par la série. Mais si tel était leur dessein, ils ont échoué : non pas que la série ne choque pas le spectateur mais elle dépeint une réalité urbaine dénuée d'espoir car elle montre des personnages victimes d'un « système » impossible à réformer.

Les scénaristes de la série ont pu penser qu'ils dressaient une critique radicale de la société américaine et de son abandon des pauvres, des Afro-Américains et des centres-villes. Mais il n'y a rien de radical à dépeindre presque chaque personnage – les membres de l'Église ou de la police, les enseignants ou chefs d'établissement, journalistes ou rédacteurs en chef, ouvriers ou délégués syndicaux, élus ou employés municipaux, travailleurs sociaux ou simples anonymes – comme corrompu, cynique ou alors bien intentionné mais inutile. À l'occasion d'une interview, Simon fit observer que « *The Wire* relève de la contestation⁵ ». Mais à la question : « Pensez-vous qu'il est possible de changer les choses ? », il répondit : « Non, je ne crois pas. Pas dans le système politique actuel⁶. » La série reflète cette vision. Tout scénariste choisit de conserver ou de rejeter certains éléments – on appelle cela la « licence artistique » – mais ces choix ont des conséquences. *The Wire* est tout sauf radical, c'est une série nihiliste. La ville qu'elle dépeint est un cauchemar dystopique, un réseau fait d'oppression et de pathologie sociale d'où il est impossible de s'échapper. Tout ce qui est encore positif ou au moins possible à Baltimore, ainsi que dans d'autres grandes villes américaines, est absent de ce portrait uniformément pessimiste.

4 « *The Wire's David Simon* », KQED's Forum, 4 décembre 2008, <<http://huffduffer.com/Clampants/1278>>.

5 Margaret TALBOT, « Stealing life. The crusader behind *The Wire* », *The New Yorker*, 22 octobre 2007.

6 Meghan O'ROURKE, « Behind *The Wire* : David Simon on where the show goes next », *Slate*, 1^{er} décembre 2006, <www.slate.com>.

Au-delà du constat, croire au changement
pour engager le changement

The Wire a été diffusée de 2002 à 2008, pendant le mandat de George W. Bush, au pouvoir de 2001 à 2008. Durant cette période, l'Amérique a atteint la plus forte concentration de richesses depuis 1928 alors que de plus en plus d'Américains, appartenant aux classes populaires mais aussi à la classe moyenne, se sont rendu compte que leur travail, leur mutuelle, leur retraite et même leur maison étaient de plus en plus en danger⁷. Les coûts du logement, de la nourriture, de la santé, de l'essence et de l'inscription à l'université ont augmenté plus rapidement que les revenus. Pendant la présidence de Bush, le nombre d'Américains pauvres s'est accru de façon spectaculaire : il est passé de 32,9 millions (c'est-à-dire 11,7 % de la population) en 2001 à 37,3 millions (12,5 %) en 2007, et beaucoup d'entre eux sont venus grossir les rangs de ceux qu'on appelle les travailleurs pauvres.

Cette dégradation aurait dû générer de l'indignation, mais le simple fait d'être conscient de ces conditions indignes ne garantit en rien que les Américains appartenant à la classe moyenne, confrontés à leurs propres difficultés économiques, s'identifient aux pauvres et fassent cause commune. Pour cela, il faudrait qu'ils soient persuadés que, premièrement, le sort des pauvres est le résultat de forces politiques et sociales et non de leur propre responsabilité ; deuxièmement, qu'élever les conditions de vie des pauvres ne sera pas dommageable pour les revenus de la classe moyenne ; et, troisièmement, qu'une solution aux problèmes des habitants des quartiers déshérités peut être trouvée. En d'autres termes, ils ont besoin de comprendre que la grande majorité des Américains, si ce n'est la totalité d'entre eux, partagent un destin commun ; un point de vue que l'économiste Jared Bernstein traduit par « on est tous dans le même bain⁸ », tranchant avec le « chacun pour soi » des conservateurs. Ils ont aussi besoin d'espoir, et l'espoir

7 Jacob S. HACKER, *The Great Risk Shift*, Oxford University Press, New York, 2006.

8 Jared BERNSTEIN, *All Together Now. Common Sense for a Fair Economy*, Bertlett-Koehler Publishers, San Francisco, CA, 2006.

peut jaillir d'un mélange de décisions politiques et de militantisme de terrain.

Chacune de ces trois conditions prend racine dans la première décennie du XXI^e siècle. Les sondages ont montré que de plus en plus d'Américains veulent voir l'État s'atteler aux problèmes liés à la pauvreté, au logement, à l'assurance santé et à l'environnement. Même avant la crise économique fin 2008, un nombre de plus en plus élevé d'Américains, y compris issus de la classe moyenne, pensait que le fossé grandissant entre les riches et les autres était un problème grave que l'État devait résoudre.

En 1996, le Congrès américain a mis en place la réforme de l'aide sociale, limitant le versement des allocations dans le temps et poussant de plus en plus de personnes à faibles revenus sur le marché du travail, et, depuis lors, les Américains voient les pauvres d'un autre œil. Désormais, ils comprennent la pauvreté à travers le prisme des conditions de travail. Ils respectent les gens qui restent pauvres bien qu'ils travaillent, « les pauvres méritants ». En conséquence, les sondages révèlent qu'une grande majorité d'Américains voudrait que le salaire minimum soit relevé afin d'être au-dessus du niveau de pauvreté. Dans la décennie 2000, le succès du livre de Barbara Ehrenreich *L'Amérique pauvre : comment ne pas survivre en travaillant*, publié en 2001, les multiples critiques adressées à Wal-Mart, le plus gros employeur dans le monde avec un fort taux de travailleurs pauvres, et le succès remarquable du mouvement pour un salaire minimum dans environ deux cents grandes villes du monde témoignent d'une prise de conscience du problème de la pauvreté. Les sondages montrent également que le soutien aux syndicats a atteint son plus haut niveau depuis plus de trente ans.

Mais qu'est-ce que tout cela a à voir avec *The Wire* ? Trois choses. *La première* est que, dans la mesure où la série a aidé à une meilleure compréhension de ces problématiques – et du caractère systémique de la crise urbaine –, elle mérite les louanges dont on l'a couverte. Aucune autre grande nation industrialisée n'a permis un niveau d'indigence tel qu'il existe aux États-Unis. *The Wire* montre brillamment ces réalités, donnant un visage humain à ce qu'on appelle la « crise urbaine ».

La deuxième est que *The Wire* montre comment les gens s'arrangent du système et surmontent les obstacles écrasants auxquels ils sont confrontés en essayant de s'en sortir ou de faire leur travail. Elle montre combien même les gens bien intentionnés et idéalistes peuvent être entravés. À travers l'exploration des dysfonctionnements des institutions essentielles à la ville – y compris le système politique, les écoles, le système judiciaire et les médias –, *The Wire* révèle à quel point les politiques urbaines se réduisent souvent à récupérer des miettes, que ce soit pour financer écoles, police, logements sociaux ou programmes de désintoxication.

Mais la troisième, et la plus importante, est que *The Wire* n'a pas su montrer aux téléspectateurs que les problèmes rencontrés par la ville et par ses pauvres étaient solubles.

Pour amener le changement que les scénaristes espèrent, les gens ont besoin de sentir que non seulement les choses devraient être différentes mais qu'elles peuvent l'être. *The Wire* donne peu de raisons à son public d'espérer que la vie des gens qu'elle montre pourrait s'améliorer, non pas simplement grâce aux initiatives individuelles mais aussi (et surtout) par l'action collective et par des changements au niveau des politiques publiques. Elle ne donne à son public aucun indice de l'existence à Baltimore d'un mouvement certes petit mais qui prend de l'importance, qui mobilise les citoyens et leurs alliés pour tenter de répondre à ces problèmes ; un mouvement qui existe dans toutes les grandes villes du pays et qui a porté ses fruits de bien des façons.

Le portrait de Baltimore dressé par *The Wire* renforce le mythe selon lequel les pauvres, surtout les Noirs pauvres et les ouvriers noirs, sont des victimes sans défense, incapables de s'engager dans des actions collectives pour le changement. En d'autres termes, *The Wire* renforce l'idée selon laquelle le *statu quo* ne peut pas être changé⁹. Il est ironique de constater que la dernière saison de *The Wire* se termine sur une critique de la presse qui n'aurait pas su raconter la véritable histoire des quartiers. David Simon a critiqué

9 Voir Peter DREIER, « How the media compound urban problems », *Journal of Urban Affairs*, vol. 27, n° 2, 2005, p. 193-201.

le *Baltimore Sun* pour son incapacité à rendre compte de la pauvreté et son choix au début des années 1990 d'arrêter de couvrir cette question¹⁰. Simon était déterminé à montrer le vrai visage de ces quartiers, dans toute sa laideur et sa beauté, mais il n'en montre finalement que la laideur.

L'absence des travailleurs pauvres

La plupart des personnages de *The Wire* sont des Afro-Américains pauvres. Les quelques personnages qui appartiennent à la classe ouvrière et à la classe moyenne ont des fonctions professionnelles – policiers, enseignants, travailleurs sociaux, fonctionnaires fédéraux, journalistes et pasteurs – qui les amènent à voir les pauvres comme des problèmes ou des clients plutôt que comme des concitoyens. Mais la série ne tient pas compte de la classe ouvrière noire de Baltimore. Bien qu'elle dépeigne des Afro-Américains dont les fonctions vont de chef de la police à flic, de principal de collège à enseignant, de représentant syndical à docker, de travailleur social à membre du clergé ou bien de rédacteur à journaliste, presque tous les Afro-Américains vivant dans le ghetto de Baltimore sont perçus comme de dangereux criminels, des drogués, des assistés, un sous-prolétariat de chômeurs, des incultes, une classe de gens que leur conduite et leurs valeurs séparent de la société respectable.

Le Baltimore de *The Wire* est presque exclusivement composé d'habitants noirs des quartiers pauvres. En 2006, les Noirs représentaient 65 % de la population de la ville. Parmi eux, 23 % étaient pauvres¹¹. Il est vrai que beaucoup étaient sans emploi. Depuis des décennies, Baltimore souffre de délocalisation, un problème que *The Wire* traite dans sa deuxième saison, lorsqu'elle montre la baisse de l'activité portuaire. En conséquence, il est devenu très difficile de trouver un travail, surtout quand on est Afro-Américain. En 2006, le taux de chômage chez les Noirs de Baltimore était de 13,7 %, plus du double du taux de 5,7 % pour

10 Lawrence LAHANAN, « Secrets of the city. What *The Wire* reveals about urban journalism », *Columbia Journalism Review*, janvier-février 2008.

11 En 2006, d'après le recensement, 19,5 % des habitants de Baltimore et 27,5 % des enfants en dessous de 18 ans étaient pauvres.

des Blancs. Le nombre de chômeurs noirs était de 42 300. C'est un chiffre élevé mais cela signifie que 86,3 % des adultes noirs capables de travailler *avaient* un emploi (recensement 2006). Ce sont ces travailleurs pauvres – ceux qui le restent parce qu'ils gagnent le minimum – qui sont quasiment absents de *The Wire*. Des 180 000 habitants de Baltimore employés à plein temps, 38 % gagnent moins de 30 000 dollars par an alors que parmi les 105 266 Afro-Américains de Baltimore qui travaillent à plein temps, presque la moitié (46 %) gagne en dessous de 30 000 dollars.

L'élite entrepreneuriale et les principaux employeurs du secteur privé qui ont joué un rôle fondamental en orientant le développement de Baltimore vers une économie basée sur les salaires minimum, surtout en ce qui concerne les Noirs, sont aussi complètement absents de *The Wire*¹². De même, *The Wire* met en lumière les symptômes de la ségrégation raciale à Baltimore, Blancs et Noirs vivant presque exclusivement dans des quartiers où leurs voisins sont de la même couleur et de la même classe sociale qu'eux. Toutefois, la série ne montre pas que cette ségrégation n'est pas une coïncidence mais la conséquence de la discrimination organisée par les banques à travers l'attribution des prêts immobiliers, pratique appelée le « *redlining* » (ciblage discriminatoire)¹³. Pendant la période que décrit *The Wire*, les quartiers noirs de Baltimore ont été victimes d'une vague de prêts prédateurs proposés par les banques¹⁴.

12 Voir Marc LEVINE, « "A third-world city in the first world" : social exclusion, racial inequality, and sustainable development in Baltimore, Maryland », in Mario POLÈSE et Richard STREN (dir.), *The Social Sustainability of Cities. Diversity and the Management of Change*, University of Toronto Press, Toronto, 2000 ; Kate DAVIS et Chauna BROCHT avec Phil MATTERA et Greg LEROY, *Subsidizing the Low-Road. Economic Development in Baltimore*, Good Jobs First, Washington, D.C., 2002 ; et Marc LEVINE, « Downtown redevelopment as an urban growth strategy. A critical appraisal of the Baltimore renaissance », *Journal of Urban Affairs*, vol. 9, n° 2, février 1987.

13 La ségrégation raciale à Baltimore et le rôle des banques sont étudiés dans Antero PIETILA, *Not In My Neighborhood. How Bigotry Shaped a Great American City*, Ivan Dee Publishers, Chicago, IL, 2010.

14 John RELMAN, « Finding a home for the Occupy Movement. Lessons from the Baltimore and Memphis Wells Fargo litigation », in Chester HARTMAN et Gregory SQUIRES (dir.), *From Foreclosure to Fair Lending. Advocacy, Organizing,*

La série offre de rares lueurs d'espoir à travers certains personnages décrits comme des gens capables de rester dignes dans l'adversité. Un de ces personnages est Bubbles, un sans-abri héroïnomane en voie de rétablissement qui fait montre d'une incroyable volonté de vivre et d'une extraordinaire capacité d'adaptation. Jacob Weisberg, journaliste à *Slate*, a loué cet aspect de la série. D'après lui, *The Wire* « est pleine de personnages qui devraient baisser les bras mais tiennent bon, pas uniquement les garçons mais aussi les profs, les flics, les ex-flics et les anciens détenus [...] Ce refus d'abandonner face à l'adversité fait aussi partie de la vie dans le ghetto. Comprenez-moi bien. C'est de ça que parle *The Wire*¹⁵ ».

L'absence de l'action collective

Les quelques héros présents dans *The Wire* sont des renégats qui jouent aux mouches du coche. Par exemple, des flics comme James McNulty et Lester Freeman ou le braqueur Omar, le travailleur social Whalen (sponsor des Narcotiques Anonymes joué par le chanteur Steve Earle), le diacre (religieux influent de l'ouest de la ville joué par Melvin Williams) et Dennis « Cutty » Wise (dont la salle de boxe a peut-être empêché un adolescent de tomber dans la drogue).

Contrairement aux syndicats et aux associations de quartier, les quelques bons samaritains de *The Wire* ne cherchent pas à donner à la communauté le pouvoir de changer les choses. Ils veulent aider les individus, un par un, plutôt que réformer des institutions qui n'arrivent pas à satisfaire leurs besoins. Mais une personne seule, quelle que soit sa détermination, ne peut sauver le système éducatif, créer des emplois ou rendre un quartier plus sûr. Et Baltimore était – et est toujours – remplie de militants locaux et de syndicalistes qui se consacrent à cela : mobiliser les gens pour réformer les institutions, changer le système et les relations de pouvoir au niveau local. Ces

Occupy, and the Pursuit of Equitable Credit, New Village Press, Oakland, CA, à paraître en 2014.

15 Jacob WEISBERG, « *The Wire* on fire. Analyzing the best show on television », *Slate*, 13 septembre 2006, <www.slate.com>.

personnes sont complètement absentes des soixante épisodes qui composent les cinq années de la série.

L'histoire récente de Baltimore est pleine d'exemples de véritables actions de terrain que Simon et Burns auraient pu utiliser pour montrer un autre aspect de la réalité politique et sociologique de la ville.

En 1994, par exemple, une association connue sous le nom de BUILD¹⁶ a lancé une campagne de mobilisation populaire pour l'augmentation du salaire des travailleurs pauvres. Valerie Bell y a participé : Elle avait un emploi de femme de ménage dans une compagnie privée sans syndicat, travaillant en sous-traitance pour la ville de Baltimore. Elle touchait le salaire minimum soit 4,25 dollars l'heure sans mutuelle. Comme tant d'autres elle peinait à payer électricité, nourriture et loyer. BUILD a réuni plusieurs églises et syndicats qui ont fait pression sur la municipalité et obtenu le vote de la première ordonnance dans le pays en faveur d'un salaire décent, imposant une augmentation des salaires horaires de 4,25 à 8,80 dollars pour les employés des entreprises privées travaillant sous contrat avec la ville (1 500 salariés, employés par des compagnies de bus, de sûreté ou de ménage). Bell a mobilisé d'autres agents d'entretien pour cette campagne en faveur du salaire décent. Quand sa compagnie l'a appris, elle a été renvoyée. Mais cela ne l'a pas dissuadée ; elle a poursuivi son action avec BUILD. À l'époque de la diffusion de *The Wire*, le taux horaire minimum est passé à 9,62 dollars. En 2007, syndicalistes et militants associatifs ont mené une campagne couronnée de succès pour que le Maryland passe une loi en faveur d'un salaire décent ; cela a été le premier État du pays à le faire.

Les économistes estiment que la loi pour un salaire décent a mis des millions de dollars dans les poches des travailleurs pauvres de la ville chaque année et qu'elle a aidé à augmenter les revenus d'autres métiers peu rémunérés de la ville. À la suite de Baltimore, il existe aujourd'hui des lois équivalentes dans environ deux cents

16 Baltimoreans United in Leadership Development (« les habitants de Baltimore unis pour faire avancer le développement »).

villes dans tout le pays et on peut dire que l'élan politique engendré par les victoires locales remportées par les mouvements pour un salaire décent a changé le climat politique au niveau national : en mai 2007, le président George W. Bush s'est vu obligé de signer un texte de loi faisant passer le salaire minimum de 5,15 à 7,25 dollars de l'heure sur une période de deux ans.

BUILD fait partie du réseau Industrial Areas Foundation fondé par le militant Saul Alinsky, qui est présent dans plusieurs villes. Depuis trente ans, cette association se consacre à la transformation des quartiers en difficulté du centre-ville de Baltimore. BUILD a remporté la victoire du salaire décent mais a aussi construit des centaines de logements accessibles appelés Nehemiah Homes (comme le prophète de la Bible qui a reconstruit Jérusalem).

BUILD a également créé un réseau d'aide aux devoirs hors temps scolaire appelé Child First. Cette initiative a démarré en 1996 grâce à des financements publics et privés, et elle fournit un soutien scolaire gratuit à plus de 1 000 enfants chaque année au sein des écoles publiques de la ville. Ce projet permet aux parents, professeurs, membres de l'équipe éducative, membres de l'Église et autres membres de la communauté d'aider les élèves dans une perspective collective. Child First forme les parents à prendre une part active dans l'éducation de leurs enfants en participant au fonctionnement de l'école et en se réunissant pour discuter des moyens d'améliorer le système éducatif. Des bénévoles donnent des cours de mathématiques et d'anglais aux élèves, leur apprennent des méthodologies de travail et les aident à développer leurs aptitudes artistiques. Pendant l'élection municipale de 2007, BUILD a inscrit 10 000 citoyens sur les listes électorales au titre de sa campagne « Sauvons nos Jeunes ». Chaque candidat au conseil municipal et au poste de maire, y compris la maire actuelle Sheila Dixon, s'est engagé à faire passer les mesures de BUILD, comme le doublement du nombre d'emplois saisonniers pour les jeunes et le financement des centres de loisir des quartiers.

En décembre 2007, après plusieurs années de collaboration avec Sheila Dixon (comme conseillère municipale puis comme maire, de 2007 à 2010) en vue de réhabiliter le quartier Oliver, laissé à

l'abandon – où la plus grande partie de *The Wire* a été tournée –, BUILD a convaincu la municipalité de lui confier la gestion de 155 propriétés abandonnées pour les rénover ou les détruire et en construire de nouvelles vendues à des acheteurs issus de la classe ouvrière. « BUILD contient rapidement la dégradation du quartier Oliver où 44 % des propriétés sont vides », commente l'évêque Douglas Miles, 59 ans, pasteur de la Koinonia Baptist Church. Natif de Baltimore, l'évêque Miles – coprésident de BUILD – a grandi dans des logements sociaux. Cela fait trente ans qu'il s'est engagé auprès de BUILD. Sous son impulsion, l'église baptiste de Koinonia est à l'origine d'un nombre important de projets innovants dont Project Safe Heaven, soutien scolaire et alternative à l'incarcération des délinquants juvéniles, qui évite à beaucoup d'entre eux l'alternance entre prison et liberté que connaissent ceux qui ont été incarcérés. Spectateur assidu de *The Wire*, l'évêque Miles a été scandalisé par la façon dont les fidèles sont montrés. « *The Wire* ne tient pas compte de tout le travail effectué par les fidèles », proteste-t-il.

BUILD est loin d'être la seule association de Baltimore à s'engager dans des actions de terrain. La quatrième saison de *The Wire* est centrée sur la crise du système éducatif de Baltimore, à travers la vie de quelques jeunes garçons qui ont du mal à surmonter les difficultés familiales et qui sont attirés par le commerce illégal de drogue. À ce moment de la série (l'épisode 50, « Le passage »), le jeune mais cynique maire Thomas « Tommy » Carcetti fait pression sur le gouverneur du Maryland pour obtenir une aide permettant d'éviter la banqueroute de l'école publique. Il manque dans cette histoire ce qui est arrivé en 2004, lorsque deux associations, ACORN et Algebra Project, ont réuni parents, élèves et enseignants pour pousser le maire d'alors, Martin O'Malley (désormais gouverneur du Maryland), à demander des financements publics afin d'éviter des licenciements massifs et des fermetures d'écoles¹⁷. ACORN,

17 Laura VOZZELLA, « Allies, foes of mayor swap sides over loan : O'Malley's schools plan praised by labor activists ; business leaders worry », *Baltimore Sun*, 15 mars 2004 ; Liz BOWIE, « Trustee suggested for city schools. Grasmick bombshell comes at funding hearing », *Baltimore Sun*, 5 août 2004 ; John GEHRING, « Velvet glove, steel hand », *Education Week*, 14 janvier 2004 ;

une association de quartier, a mis en place une coalition formée de syndicats du service public et d'Algebra Project (un groupe fondé par l'icône des droits civiques Bob Moses pour rassembler des jeunes autour des problèmes éducatifs). Les associatifs et les syndicalistes sont descendus dans la rue et ont tenté des actions en justice pour obtenir que des fonds plus importants soient alloués au système éducatif. En novembre 2003, les membres d'ACORN se sont réunis à la mairie pour remettre le second prix annuel de la « Dinde de l'année » au maire de Baltimore Martin O'Malley pour son plan d'équilibre du budget des écoles du district construit aux dépens des élèves des écoles de Baltimore, notamment en renvoyant un millier d'employés. Le mois suivant, ACORN organisa une confrontation lors de la réunion du conseil d'administration des écoles. Des centaines de membres d'ACORN étaient présents, l'un d'entre eux a hurlé dans un mégaphone et ACORN a pris le contrôle de la réunion avant que la police ne les expulse de la salle. Ces protestations faisaient partie d'une campagne d'agitation de plusieurs mois qui força O'Malley à fournir les financements demandés et à éviter les licenciements inutiles et la tutelle de l'État. « Le système est en totale déréliction », nous dit Mitch Klein, alors militant d'ACORN. « Diminuer le budget est la pire des solutions si l'on veut améliorer les écoles de Baltimore. »

La réforme scolaire n'est qu'un problème parmi d'autres auxquels s'est attaqué l'ACORN de Baltimore – filiale d'une association nationale présente dans plus de cent autres villes¹⁸. Ses jeunes militants ont recruté puis formé des locataires délégués pour

John GEHRING, « Studies, sit-ins earn ACORN's activists voice in education », *Education Week*, 18 février 2004 ; « Blacks support for ACORN grows », *Sun Reporter*, 8 janvier 2004.

18 L'ACORN de Baltimore faisait partie de l'organisation nationale lancée en 1970 dans l'Arkansas qui a remporté de nombreuses victoires dans les villes comme dans les États et au niveau fédéral, jusqu'à sa dissolution en 2010, à cause d'une campagne menée par des entreprises, médias de droite et hommes politiques républicains. Pour en savoir plus sur l'ascension et la chute d'ACORN, voir John ATLAS, *Seeds of Change. The Story of ACORN*, *op. cit.* ; et Peter DREIER et Christopher MARTIN, « How ACORN was framed. Political controversy and media agenda-setting », *Perspectives on Politics*, vol. 8, n° 3, septembre 2010.

mener une campagne en faveur de la réhabilitation de centaines d'habitations contaminés au plomb. Les locataires ACORN ont organisé une grève des loyers pour forcer les marchands de sommeil à débarrasser des milliers d'appartements de leur plomb. Les membres d'ACORN ont également fait fermer des commerces de quartier qui vendaient de la drogue, ont amélioré les règlements de salubrité des logements de la ville et ont contraint la police à faire plus de patrouilles à pied dans le quartier défavorisé de Cherry Hill.

Les banques n'ont eu de cesse de cibler les quartiers où vivent des minorités raciales et se sont rendues coupables de pratiques abusives ou discriminatoires en proposant des prêts aux intérêts exorbitants, ce qui est à l'origine, pendant la première décennie du XXI^e siècle, d'une vague de saisies immobilières qui s'est généralisée. Harcelés par ACORN et d'autres organisations, Dixon et son conseil municipal ont poursuivi en justice la banque Wells Fargo en janvier 2008 pour avoir proposé des prêts hypothécaires à hauts risques dans les quartiers noirs, ayant provoqué une vague de saisies qui a réduit la recette des impôts locaux et fait augmenter les coûts d'entretien des propriétés abandonnées¹⁹. C'était le premier procès intenté par une municipalité pour récupérer de l'argent perdu à cause des saisies dues à des pratiques bancaires discriminatoires. « Il y a certaines choses que je ne peux pas mener à bien toute seule », dit Sonja Merchant-Jones, ancienne locataire de logement social alors investie dans ACORN, « mais ensemble, on a forcé les élus, les banques et les compagnies d'eau ou d'électricité à nous rencontrer, à négocier avec nous et à changer les choses. Mais je suis déçue de ne jamais voir ce genre de choses dans *The Wire*. »

Robert Mathews, 64 ans, est agent d'entretien dans un immeuble de bureaux de onze étages dans le centre-ville de Baltimore. Il loue une petite maison à Montebello, un des quartiers les plus difficiles de Baltimore, avec sa femme et deux grands fils. Après avoir travaillé dans la marine marchande, il est depuis des années diacre de son église et c'est un mentor pour beaucoup de jeunes

19 Gretchen MORGENSON, « Baltimore is suing bank over foreclosure crisis », *New York Times*, 8 janvier 2008.

qui la fréquentent. Il les emmène en voyage et leur donne des conseils quand ils semblent prendre une mauvaise voie. Pendant presque trente ans, Mathews a aussi été militant syndical, se servant des mêmes qualités de conseil et de guide pour mobiliser ses collègues. Après avoir passé trente ans à nettoyer des bureaux, il gagnait 9,10 dollars de l'heure. En décembre 2007, Mathews a fait campagne avec plusieurs milliers de travailleurs d'entretien à Baltimore, Philadelphie et Washington DC pour obtenir des contrats plus avantageux. Parmi eux se trouvaient 700 employés de service, la plupart afro-américains, de plus de quarante immeubles de Baltimore, dont la tour Candler et les immeubles Legg Mason et Bank of America, situés en centre-ville. Après des mois de manifestations, piquets de grève, menaces d'arrêt de travail et négociations, les personnels du mouvement Justice for Janitors, branche du SEIU, syndicat international des employés de service, ont obtenu une augmentation de 28 %. Ils ont aussi obtenu deux semaines de plus de congés payés et le remboursement de leurs médicaments ainsi que la couverture de leurs soins dentaires et optiques par la mutuelle de leur compagnie.

Mathews a participé au mouvement pour les droits civiques (*civil rights movement*, dont le but était, entre autres, l'obtention de l'égalité des droits pour tous les citoyens américains) dans les années 1960 et il se souvient de l'époque où, à Baltimore, les écoles, les cinémas et les restaurants appliquaient la ségrégation. « Pour changer les choses, on doit prendre position », nous dit-il. Mathews n'a que rarement regardé *The Wire*. Il a été choqué par la langue des personnages et par la représentation peu réaliste qui est faite du Baltimore où il a vécu toute sa vie. « C'est plus négatif que positif », dit-il. « Les gens de la série ne sont motivés par rien. Les jeunes n'ont pas de projet. Si on veut que ça change, il faut y croire. » On a parlé dans le *Baltimore Sun*, sur les chaînes de télé locales et à la radio de ces campagnes bien réelles mises en place par BUILD, ACORN et Justice for Janitors mais les soixante épisodes qui forment les cinq années de *The Wire* n'ont pas suffi à David Simon, le créateur de la série, pour en faire état.

Rob English, militant d'ACORN, âgé de 38 ans, est loin d'être un romantique ; il a servi pendant quatre ans comme chef de section en Somalie. En se référant à *The Wire*, il dit : « La série réussit très bien à faire passer un aspect de la réalité mais il manque tous les pasteurs, parents, professeurs, principaux et jeunes qui font un travail formidable, tous ceux qui essaient vraiment de faire que les choses changent à Baltimore. »

Les gens comme Valerie Bell, l'évêque Miles, Sonja Merchant-Jones et Robert Mathews sont des militants qui ont maintenu leur engagement, à travers victoires et défaites. Ils n'ont jamais cédé au cynisme ou à la corruption. Les membres de BUILD, ACORN, du SEIU, du Projet Algebra et d'autres associations gardent espoir face à l'adversité. Et, lentement mais sûrement, leurs organisations ont remporté des victoires significatives qui ont amélioré la vie des ouvriers et des pauvres de Baltimore. Ces militants ne sont pas des super-héros et ils ne se bercent pas non plus d'illusions. Ce sont des personnes ordinaires qui réussissent quelquefois à faire des choses extraordinaires. Ce qui les distingue, c'est leur patience, leur habileté politique, leur débrouillardise, leur empathie, leur foi et leurs compétences relationnelles nécessaires à la construction d'organisations solides capables de mettre en place des actions de terrain. Ils se servent de ce que les organisateurs appellent la colère froide et la transforment en indignation face à l'injustice plutôt qu'en rage pure. Ils ne comptent pas transformer Baltimore de fond en comble mais mobilisent plutôt les gens pour remporter des victoires, petites et concrètes, qui améliorent les conditions de vie et de travail et aiguissent leur appétit pour de plus grandes batailles. Ils défient l'ordre politique et celui des affaires et veulent que ceux qui ont le pouvoir et qui sont à la tête des institutions à Baltimore – comme les employeurs, les propriétaires, les politiciens, les chefs de la police – viennent à la table des négociations, où une discussion d'égal à égal est possible. Ils ne gagnent pas toujours mais leur persévérance et leur capacité à convaincre les gens de les rejoindre font que les élites locales ne peuvent les ignorer. Ils savent que mobiliser les gens dans leur quartier et sur leur lieu de travail est un prérequis à la mobilisation à l'échelle nationale au sein d'un

mouvement pour la justice sociale. Ils savent aussi qu'il existe des limites à ce qui peut être accompli au niveau municipal et que la plupart des problèmes que rencontrent les villes américaines ne peuvent être réglés qu'au niveau fédéral²⁰.

Ceux qui mènent les luttes associatives et syndicales ont les mêmes points faibles que les personnages de *The Wire*. Mais en incorporant leurs histoires à la série, on aurait montré un autre aspect de Baltimore, où les pauvres et leurs alliés souhaitent le changement et non la charité et apprennent à utiliser leur pouvoir collectif. Malheureusement, les cadres et militants associatifs n'existent pas dans le Baltimore de *The Wire*. Sans eux et sans leurs organisations, notre vision de la pauvreté à Baltimore est celle d'une pathologie sociale, d'une peine à perpétuité dans une prison immuable. En fait, c'est ainsi que *The Wire* voit les pauvres.

Ce n'est sans doute pas un hasard si *The Wire* s'est achevée au moment où le mandat de Bush a pris fin. L'ère Bush a été caractérisée par la culture du cynisme et du chacun pour soi, sans aucune intention de traiter les problèmes de villes comme Baltimore.

En mai 2008, Simon et Burns ont reçu le prix de la fondation Liberty Hill, une organisation basée à Los Angeles qui finance des projets collectifs locaux sur l'environnement et le travail. Lors de la remise du prix, ils ont félicité les associations dont les cadres étaient présents dans le public. Simon a déclaré :

The Wire parle d'un monde où les humains, en tant qu'individus, ont de moins en moins d'importance, un monde où chaque jour le triomphe du capitalisme conduit à la diminution

20 La série ne place pas les problèmes de Baltimore dans un contexte plus large. Bien que beaucoup de problèmes sérieux aux États-Unis soient urbains, les politiques municipales n'en sont pas forcément la cause. Même les villes les mieux gérées ne peuvent y faire face car elles n'ont pas les ressources nécessaires. Prenons l'exemple de la crise des prêts hypothécaires : Baltimore a poursuivi Wells Fargo en justice pour pratiques abusives et discriminatoires. Mais le problème dépasse Baltimore car il provient de l'incapacité de Washington à réguler les pratiques bancaires. De la même façon, seul Washington a les ressources nécessaires au financement du logement, de l'école, de la couverture sociale, de la petite enfance et de la protection de l'environnement. Voir Peter DREIER, John MOLLENKOPF et Todd SWANSTROM, *Place Matters. Metropolitans for the 21st Century*, op. cit.

du travail humain et de la valeur de l'humain. Ce monde est-il fidèle à la réalité de l'Amérique ? Je ne l'espère pas. Mais nous vivons une époque formidable où il est possible que la seule chose qui nous reste à nous, les individus, est l'espoir et son investissement dans l'action.

Ce discours de Simon reflète une vision nouvelle du champ des possibles, ce qui constitue un prérequis à la transformation du pays. Malheureusement, cette vision ne ressort pas vraiment dans *The Wire*.

Au magazine *Slate*, Simon déclare :

Thématiquement, [*The Wire* parle] du fait que, dans le monde postmoderne qui est le nôtre, les êtres humains – c'est-à-dire nous – ont moins de valeur. Chaque jour on a de moins en moins de valeur, alors que certains réussissent de mieux en mieux. C'est le triomphe du capitalisme²¹. [...] C'est le triomphe du capitalisme sur la valeur de l'humain. Ce pays a décidé que c'était une politique viable. Et ça l'est, mais seulement pour une minorité.

Mais la vision du monde de Simon – celle présentée dans *The Wire* – est loin d'être radicale. D'une façon générale, il voit les pauvres comme des victimes plutôt que comme des adultes dotés du pouvoir d'agir en leur nom propre pour changer les choses. Il pense peut-être être un journaliste militant qui dénonce l'injustice mais, d'après ce que dit la série, il n'est qu'un cynique plein de compassion pour les pauvres qui ne peut concevoir un monde où les choses seraient différentes.

21 Meghan O'ROURKE, « Behind *The Wire* : David Simon on where the show goes next », *loc. cit.* ; Mark BOWDEN, « The angriest man in television », *The Atlantic*, janvier-février 2008, <www.theatlantic.com>.

Deuxième partie

The Wire et les institutions